

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

(Composé pour l'Album.)

MARIE ET LA REINE DES SAISONS.

Et belle et fraîche elle s'éveille
Les mains pleines de nobles dons,
Elle ravit, elle ensoleille
Monts chauves, forêts et vallons.

Elle met dans les bois aubades,
Voix pour la nuit, voix pour le jour,
Délicieuses sérénades,
Que perlent les nids tour à tour.

Elle met dans les cieux lumière,
L'gers nuages sur l'azur,
Elle met brise printannière,
Ailes volages dans l'air pur.

Elle met dans l'onde limpide
Le sourire des astres d'or,
Et des pins l'ombrelle splendide
Par elle s'y reflète encor.

Elle dispense sève et joie
A l'insecte, aux plus petits brins
Que la création déploie
Ou cache dans ses verts écrins.

Par elle un tapis d'émeraude
Sous nos pas vient se dérouler ;
A son haleine pure et chaude
S'ouvrent fleurs pour le consteller.

Par elle la source murmure
Sur son lit d'argent pailleté,
L'écho jubile, et la nature
Brille dans toute sa beauté.

Et cette vive symphonie
Qu'exhale l'orchestre des bois,
Cette délirante harmonie,
Chants de bonheur de toutes voix.

Ces célestes élans de l'âme
Dans les pieux rêves du soir,
Du cœur la prière et la flamme :
Flots d'encens, ardent encensoir.

Et la feuillée et la verdure,
Et les corol es qui partout
Étalent leur riche parure,
Et portent leurs parfums, et tout,
Tout ce qui forme la couronne
Des prés, des bois et des sillons,
Voilà les trésors que nous donne
L'aimable Reine des saisons:

Ainsi lorsque sur nous Marie
Abaisse un regard maternel,
Dans notre âme sombre et stérile
Pénètre la clarté du ciel.

Marie est notre blanche étoile,
To jours béigne elle nous luit,
Elle nous luit et nous dévoile
Les poésie cachés dans la nuit.

Tout est doux sous l'œil de ma Mère,
Tout est grâces, rayons et fleurs :
Marie est l'amour de la terre,
Marie est le printemps des cœurs!!....

LISE DU ST. LAURENT.

LA TALOCHE.

Le plus grand plaisir du père Lavigueur, est de raconter ses prouesses et celles de ses compagnons d'autrefois.

Je ne me cache pas qu'il nous "en fait accroire" par instant et que ses souvenirs peuvent bien aussi être embrouillés un tantinet ; mais à part cela, il ne manque pas d'attrait, les récits du bonhomme.

Je dis bonhomme parce que mon héros dépassait les quatre-vingt-dix ans lorsque je le connus. Cependant, il lui restait ce feu de la prunelle et cette liberté des jointures qui fait qu'on s'écrie en voyant un vieillard de cette trempe ; « Une belle mine ! Ça dû fournir une fière jeunesse. »

Hé ! hé ! le père Lavigueur a eu effectivement un

passé pas mal orageux, et l'on voit assez à sa haute taille, à la carrure de ses épaules et au balancement de ses grands bras quand il s'anime, que tomber sous sa poigne n'a pas dû constituer un jeu d'agrément au temps jadis. Il aime à nous faire l'histoire de sa jeunesse, de ses voyages, de ses « vaillantises » et des exploits qui l'ont rendu célèbre parmi les voyageurs du Nord-Ouest.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-il parfois il fallait voir comme on s'plottait de mon temps ! Par exemple ça n'empêchait pas les bons hommes de se « rencontrer. » Oh, non ! Tant plus qu'on se battait, tant plus qu'il y avait de batailleurs. C'était comme un besoin pour un chacun, sans comparaison.

—Et vous en avez frotté de bons, n'est-ce pas, père Lavigueur ? car il me semble que vous n'aviez pas froid aux yeux, dans votre temps.

—Ah ! dans mon temps, fitchre ! je ne me laissais pas marcher sur le pied ! Demandez-en des nouvelles à Pierrot l'Américain, à Bill Collins, au gros Charliche et à Bérubé la Claque !

—C'étaient pourtant de solides gaillards que ceux-là, père Lavigueur.

—Ben oui, ben oui, mon enfant, c'étaient pas les premiers venus... ni Thomas Lavigueur non plus, ajoutait-il en clignant de l'œil, et lançant par saccades un petit rire mesuré à dessin... ni Thomas Lavigueur non plus !

Une fois mis en verve, il jasnait beaucoup, ce qui m'a toujours fait croire qu'il était plus mauvais que vaillant, et que l'âge ayant éteint ses forces, il ne lui restait plus que son caractère irascible, rageur et fantasque.

Un matin de l'année dernière, j'appris que le vieux voyageur se mourait.

Débilité générale, dépression nerveuse, détente de toute la machine, enfin l'âge, me répondit-on lorsque je voulus savoir de quoi il se mourait. A quatre-vingt-quatorze ans, cela n'a pas lieu de surprendre, aussi je ne songeai point à la possibilité d'un retour à la santé.

—Malgré tout, disait le docteur Dumouchel à qui je m'adressais, malgré tout je crois avoir trouvé moyen de le sauver de ce pas. Venez avec moi, vous constaterez le résultat de mon traitement.

Je le suivis à l'hôpital où était déposé le vieillard.

—Eh bien, père Lavigueur, comment va ?

—Mal, monsieur, mal, je m'en va, et plus vite que vous ne le croyez.

—Ça tombe bien mal à propos, fit observer le docteur, car il paraît que Paul Petit se vante de pouvoir durer plus longtemps que vous...

—Ah ! il a dit ça ! Le matin ! Il m'en a toujours voulu depuis la taloche que je lui ai administrée au fort Coulonge.

—Il a dit ça et davantage. Est-ce que vous ne savez pas qu'il prétend aujourd'hui avoir juste votre âge et être encore capable de vous tenir tête ?

—Comment ! lui ! Paul Petit, me tenir tête ! Ah ! ah ! ah ! c'est fameux ! Il n'en a jamais été capable, quoiqu'il soit au moins douze ans plus jeune que moi ! oh ! l'effronté, ah ! le bavard ! Attends, attends, je n'en mourrai peut-être pas cette fois... nous verrons ! oui, nous verrons !

Et voilà le père Lavigueur qui se lève de son fauteuil de malade et qui marche droit devant lui en maniant sa canne au lieu de s'appuyer dessus. Ses yeux lançaient des étincelles et toute son attitude respirait la provocation et la menace.

—Allors, bon ! allons, calmez-vous, que diantre, s'écria le docteur, calmez-vous. Tenez, j'ai dans ma poche une petite gourde de cognac superbe, une goutte de cela vous fera du bien.

—C'est pas de refus, oui vraiment ! Du bon cognac, c'est rare depuis trente ans, et je veux prouver à Paul Petit que je suis encore capable de prendre un coup, oui-dà ! le gredin !

Je ne suis pas sténographe ; le mot à mot des tirades du père Lavigueur m'a échappé. Le pittoresque n'y manquait pas, c'est même ce qui en rend la reproduction difficile. Mais comme résultat clair et net, le vieux voyageur était sur ses jambes et ne paraissait pas le moins du monde disposé à se laisser mettre en terre. La réaction produite sur son tempérament par la ruse du docteur était extraordinaire. La machine se remettait en mouvement. Le grand ressort était remoué. Après le verre de cognac, le père Lavigueur avala une soupe au riz, poussa une promenade dans le fond du jardin, dormit un bon somme et à son réveil trouva, à son grand plaisir, la petite gourde du docteur à son chevet. Le miracle était opéré. Trois jours après, il trottait par la ville et ne demandait qu'à vivre.

Il se rendra à ses cent ans et plus loin si Dieu le permet, pour voir enterrer Paul Petit qui ne veut point lui pardonner sa taloche du fort Coulonge.

CHARLES AMEAU.

UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

On a déjà lu peut-être une légende canadienne dans laquelle il est parlé d'un certain Ménéximo, brigand indien, auteur d'un grand nombre de meurtres, entre autres de ceux de sa femme, de sa mère, de son beau père &c ; le héros de ce récit, nom moins célèbre par ses forfaits et non moins redouté dans son voisinage avait le même père que Ménéximo. Il s'appelait Kanecabannishem.

En 1816 naturellement les sauvages, descendants

des différentes tribus dont on a fait mention dans l'histoire de ce pays et disséminés dans nos forêts, jouissaient tous des bienfaits de la religion catholique, à l'exception près d'un petit nombre, baptisés, mais pas suffisamment instruits des mystères sacrés ainsi que des commandements de l'Eglise et pratiquant leurs devoirs religieux à leur manière. D'un autre côté l'extrême difficulté pour le prêtre de visiter ces peuplades éloignées et pour la

justice de sévir contre les abus des lois devait nécessairement entraîner de graves désordres. Il n'était pas rare de rencontrer à l'époque où se déroule notre récit des indiens presque redoutables aux voyageurs que les Iroquois dans les premiers temps de la colonie et que les Modocs actuellement en Orégon. Il y avait des Canibales, ainsi que l'attestent les rapports du temps, des payens avec toutes les superstitions du paganisme. Malgré tous les efforts de la Cie de baie d'Hudson pour maintenir la paix là où elle tenait ses comptoirs, la contrée était si vaste et la nature offrait tant de retranchements inexpugnables que les criminels pour la plupart demeuraient impunis et commettaient les crimes les plus odieux, sans aucune crainte des poursuites humaines.

A chaque pas, on pourrait dire, l'œil du voyageur est frappé par un tombeau, orné à mode indienne, et bordant des nombreux sentiers, lesquels se croisent en tous sens et forment un véritable labyrinthe pour celui qui n'est pas habitué à parcourir la forêt. Ces tombeaux, s'ils pouvaient parler, dévoileraient d'étranges choses. D'abord les objets qu'on y remarque disent suffisamment l'ignorance profonde de ceux qui les ont élevés ; toujours en effet ils présentent leurs ornements payens tels que raquettes, avirons, et la pelle traditionnelle pour l'usage du défunt durant son voyage de l'autre monde. Et ensuite leur grand nombre laisse toujours à supposer un assassinat, un crime ; l'imagination nous conduit involontairement à cette conclusion.

Tous ces faits réunis nous démontrent dans quel état se trouvaient nos compatriotes peaux-rouges tandis que nous avions nous-même à veiller à notre propre sécurité.

II.

Maintenant une courte description de la contrée qu'il nous faut traverser pour assister aux exploits de Kanecabannishcum.

Ici passe la magnifique chaîne des Laurentides ; là la plaine parsemée de lacs et de montagnes. De petites rivières comme un filet d'argent dirigent leur cours vers le fleuve St. Laurent ; ce fleuve dont les détours nombreux et les eaux limpides apparaissent comme un serpent sans fin qui déroulerait ses anneaux au soleil.

La végétation y est extrêmement riche. Outre les plantes dont nous connaissons la beauté et qui recouvrent une terre fertile, formant un tapis d'un éclat incomparable, et les mousses brunes, rouges, vertes croissant sur le roc, nous avons encore un grand nombre d'arbres, aux teintes variées, composant un aspect des plus enchanteurs. Ainsi, par exemple, le merisier noir marquant ses feuilles sombres à celles plus pâles du bouleau et du peuplier tremblant et du mélèze ; aux bords des rivières, partout où le terrain est moins aride, le saule des marais, l'aulne, et ces jolis arbrisseaux rosages, le Kalmie, l'ozalée, élevant leurs têtes verdoyantes ; enfin le Pin, le Sapin, le Chêne, l'Orme, l'Érable formant de leurs sommets touffus une véritable voûte de verdure où les rayons du soleil viennent s'arrêter. Dans ce dôme, au milieu d'un atmosphère parfumé chantent éternellement le rossignol, le rouge gorge et tous les oiseaux de notre faune canadienne.

Le pittoresque se mêle à l'harmonie. Le feu, de sa langue brûlante, a lèché en quelques endroits le

flanc à pic des roches de granit qui présentent çà et là leurs blessures sanglantes bordées de noir ; des arbres centenaires, par petits groupes sur un piton de montagne se dressent vers les nues ; d'autres frappés de la foudre restent suspendus au dessus de l'abîme. Le vent faisant voltiger les feuilles, une cascade jetant dans le voisinage ses notes mugissantes ou plaintives, sont autant de charme ajoutés à la beauté du tableau.

III

Sur le bord du Lac Kemp, dans la contrée indienne, et placé dans un enfoncement d'un énorme bloc granitique s'élève un tombeau, semblable à ceux que nous avons indiqués et portant les mêmes inscriptions ; mais il possède encore une vieille épée, marque d'un chef, et une croix de bois grossière probablement déposée là par un voyageur canadien. La mousse, les plantes grimpantes ont entièrement envahi le tumulus qui ressemble à une élévation naturelle si ce n'étaient la forme particulière et le site. Des rosiers sauvages, la bergeronnette, le lys des bois et mille autres fleurs y ont établi leur séjour. Non loin de là et sur une petite langue de terre s'avancant dans le lac existent les ruines d'une bâtisse en bois, autrefois employée par Cie. de la Baie d'Hudson comme dépôt temporaire des pelleteries. De même que le tombeau, cette cabane indique une grande vétusté ; elle compte aujourd'hui soixante années d'existence ; comme le tombeau aussi elle est recouverte de végétation, et divers reptiles, des couleuvres, des lézards, et des oiseaux de nuit, comme la chauve souris, le hibou, la chouette, y vivent en frères, et s'enfuient en tous sens quand un être humain, quand un voyageur vient les troubler pour un moment.

Autrefois cette cabane était habitée par un sauvage du Lac des Deux-Montagnes, préposé à la garde du poste par l'Hon. Cie. Il y vivait avec sa femme, une sauvagesse de la tribu des Algonquins. Nos deux époux, comme Philemon et Baucis coulaient des jours heureux sous leur toit de chaume, et ce n'est que par le hasard que les voyageurs que le hasard leur emmenait. Nous verrons par la suite si la justice du Dieu est comparable à celle de Jupin, métamorphosant les deux vieillards de la fable, en chênes.

La femme s'appelait Catherine et le mari Tiffé.

La première s'occupait des soins du ménage, faisait des nattes ; elle excellait aussi dans la confection des ouvrages en peaux de Caribou et brodés en poil de porc-épic. Tiffé fournissait la cuisine de gibiers et des victimes de son bras nerveux.

Un jour, obéissant à sa passion favorite, Tiffé dit brusquement à sa femme : " Femme, le soleil regarde le toit de la cabane, je serai de retour quand les fumées du soir commenceront à s'élever du lac." Et il partit à travers la forêt où il disparut bientôt.

Cette journée là Catherine était inquiète ; par un instinct particulier à sa vie de sauvage elle pressentait un malheur. Voyant son mari éloignée, elle se résigna bon gré mal gré à son sort, et vint s'asseoir sur le seuil de la porte. Elle battit le briquet et alluma une vieille pipe noircie dont elle ne tarda pas à tirer d'énormes bouffées de fumée ; puis, plongeant sa tête dans ses mains, elle dirigea son regard immobile dans la direction du lac. On l'eut prise pour une statue grecque ou une momie égyptienne.

Les heures s'écoulaient ainsi rapidement. Déjà l'ombre étendait son épais manteau sur la nature et l'eau du lac, maintenant plus chaude que l'atmosphère, émettait des vapeurs blanches qui affectaient les formes les plus bizarres.

A cette vue Catherine parut sortir de sa rêverie et tournant subitement la tête vers un piton élevé

d'une montagne où l'astre du jour dardait encore quelques rayons de pourpre et d'or, elle marmotta ces mots : "l'homme n'arrive pas."

Et elle allait rentrer dans la cabane quand un point obscur apparut à l'autre bout du lac.

(A CONTINUER.)

LES DEUX MERES.

(Suite.)

—Dis-moi ce qui cause ton désespoir, répondit la baronne en essuyant ses larmes, et en s'efforçant de sourire.

—Eh bien ! tu le veux, ma mère ?— Eh bien ! j'aime Alice.

—Alice !

—Oui ; et maintenant, m'ordonnez-vous encore de rester ?

Madame Ofterdingen détourna la tête et ne répondit pas.

—N'est-ce pas qu'il faut que je parte, reprit Enrich.

—Oui murmura la baronne.

Vers les huit heures du soir, madame Ofterdingen passa dans l'appartement de son fils, et le trouva plongé dans une sombre rêverie. Elle s'approcha de lui, et il demeura immobile à sa place.

—Mon enfant, dit-elle d'une voix douce, tu l'aimes donc bien ?

—Si je ne l'aimais pas, songerais-je à te quitter, ma mère !

—Et quand tu seras loin d'elle et de moi, crois-tu que tu seras plus heureux, mon Enrich ?

—Je ne sais pas ce que je serai, répondit-il faiblement.

—Et si je te priais de demeurer, continua la baronne, m'obéirais-tu ?

—Et si je te priais de consentir à ce qu'elle devienne ma femme, si je te suppliais de me rendre heureux enfin, t'y résoudrais-tu ?

—Veux-tu rester interrompit sa mère.

—Je ne le puis.

—Eh bien ! deviens donc son époux, dit madame Ofterdingen en embrassant Enrich.

—Comment vous seriez assez bonne...

—N'es-tu pas mon enfant ?

—Oh ! soyez bénie, ma mère ! murmura Enrich.

—Sois heureux, mon enfant, c'est tout ce que je demande au Ciel.— J'aurais préféré une autre alliance, mais puisqu'il s'agit de ton bonheur, je renonce sans regrets à mes rêves d'ambition pour toi.

—Oh ! soyez bénie ! reprit Enrich.

VII.

DEUX AMOURS.

Madame Warner, après le départ d'Enrich, était restée dans son salon, et là, avait longuement songé à l'entretien qu'elle venait d'avoir.

—Pauvre jeune homme ! pensait-elle, j'ai détruit son bonheur ; mais il le fallait, continua-t-elle, car ma fille est tout ce que j'ai au monde à présent, et me séparer d'elle serait me condamner à mourir.— Oh ! il se résignera ; son courage fera la moitié du sacrifice que j'ai exigé, et Dieu l'autre sans doute.

Elle se leva alors et se disposa à rejoindre Alice. Louise ouvrit la porte doucement et entra.

—Cette dame est là, dit-elle : puis-je la faire entrer ?

—Oui, répondit madame Warner indifféremment. Louis sortit.

—Qui peut donc être cette femme ? pensa madame Warner.

Elle fit quelques pas pour aller au-devant d'elle ; au même instant Louise reparut suivie de l'inconnue, puis sur un signe les laissa seules.

Toutes deux se regardèrent pendant plusieurs minutes sans prononcer un seul mot ; aucune d'elles ne se rendant peut-être compte de ce qu'elles éprouvaient, mais elles semblaient embarrassées, gênées ; —il est une sorte de pressentiment qu'on ne peut expliquer, et toutes deux étaient sous son étrange influence.

Madame Warner examinait avec curiosité cette pauvre et malheureuse femme qui venait d'entrer ; ses vêtements misérables, son visage si rempli de souffrance, ses yeux fatigués et qui avaient pu être beaux autrefois, et sous cette misère frappante, une certaine dignité, une certaine noblesse, tout cela étonna madame Warner ; de son côté, la mendicante contemplait attentivement et avec anxiété la mère d'Alice ; on eût dit qu'elle cherchait à se souvenir.

—Vous êtes déjà venue deux fois ce matin dit enfin madame Warner, et je regrette de ne point m'y être trouvée.

Puis lui offrant un siège :

—Je vous demande pardon, ajouta-t-elle, de ne pas vous avoir priée encore de vous asseoir : j'étais si préoccupée lorsque vous êtes venue, que j'ai involontairement manqué de politesse envers vous.

—Merci, madame, répondit la pauvre femme, je ne suis point lasse.

Elle demeura debout et immobile à la même place.

—Puis-je savoir, madame, le motif de votre visite ? ajouta madame Warner d'une voix légèrement émue.

—Volontiers, interrompit avidement l'inconnue.

—Vous n'avez pas toujours, à ce que je crois, habité cette ville.

Madame Warner sentit, à ces paroles toutes simples, un frisson lui parcourir le corps.

—Cela est vrai, répondit-elle en fixant celle qui lui adressait cette question.

—M. votre père était président du tribunal civil de Bade, n'est-ce pas ? continua l'autre.

Madame Warner regarda encore l'inconnue.

Celle-ci s'appuya un instant contre la table.

—Oui, madame, dit enfin la mère d'Alice : mais comment savez-vous ces détails ?

—Permettez que je m'asseye, répondit la mendicante.

Madame Warner approcha un fauteuil.

—Vous avez connu peut-être mon père? reprit-elle bientôt.

—Non, madame.

Il se fit un silence, et les deux dames se regardèrent de nouveau et presque avec égarement.

—Vous avez, continua l'inconnue en tâchant de calmer son émotion, épousé à seize ans M. Warner, qui pouvait en avoir soixante,—et qui mourut six mois après ce mariage.

Madame Warner, dont la surprise augmentait, répondit aussitôt :

—Mon mari était avocat ; sans doute vous avez eu besoin de lui autrefois ?

—Non, madame.

—Veuillez en ce cas m'expliquer...

Mais l'inconnue ne l'écoutait plus ; ses yeux paraient en tous sens le salon où elle se trouvait, et semblaient y chercher quelque chose.

—Ne serait-ce point la première fois que vous venez ici ? reprit madame Warner.

—Pourquoi cela, madame ?

—Je pensais, je croyais que vous cherchiez quelqu'un...

—Je croyais trouver, en effet, auprès de vous un enfant que vous avez élevé, madame, un enfant qui doit avoir maintenant bien près de seize ans.

—Que dites-vous ? s'écria madame Warner effrayée.

—Un enfant, continua l'autre femme, un enfant qui s'appelle Alice...

Madame Warner terrifiée s'appuya à son tour contre la table, et tout son visage était décomposé.

Et l'autre reprit :

—Un enfant dont je suis...

—Parlez plus bas, dit madame Warner en regardant autour d'elle.

—Dont je suis la mère, murmura l'inconnue.

—Vous !

—Moi !

Et toutes deux, haletantes, se rapprochèrent simultanément ; et toutes deux semblaient se défier et se menacer du regard, et leur visage était pâle et altéré, et leurs dents claquaient, et leur poitrine se soulevait avec force, et toutes deux étaient brûlantes de fièvre, dévorées d'angoisses, muettes de terreur.

Marguerite enfin s'écria :

—Mon enfant ! mon enfant ! ma fille ! où est-elle ? que je l'embrasse, que je la reconnaisse, que je la presse contre mon cœur, que je la nomme ma fille !

—Au nom du ciel, plus bas ! plus bas ! murmura madame Warner en mettant la main sur la bouche de la mendicante.

—Montrez-la-moi, reprit-elle avec énergie : montrez-la-moi, si vous ne voulez pas que je meure devant vous.

Et comme madame Warner ne répondait pas :

—Conduisez-moi vers elle, continua-t-elle.

Et la saisissant au bras, elle essaya de l'entraîner.

Et madame Warner était toujours appuyée contre la table, et gardait le silence.

—Mais je vous demande mon enfant, dit Marguerite délirante ; je veux voir mon enfant ; j'ai assez souffert, assez pleuré depuis seize ans pour retrouver enfin un instant de bonheur.

Madame Warner, toujours près de la table, fit

signe à Marguerite de la laisser parler, et d'une voix ferme elle répondit :

—Il est vrai, madame, qu'il y a seize ans, j'ai accueilli une jeune fille ; tout le monde peut le savoir, car je n'en ai pas fait un mystère ; mais la première venue peut aussi me dire ce que vous me dites aujourd'hui ;—vous permettrez donc que je doute de vos paroles, madame, et que je ne consente pas à ce que vous me demandez.

—Ne le lisez-vous pas sur mon visage, dans mes yeux, à travers mes larmes ? Oh ! rendez-moi mon enfant !

—Mais, en supposant, reprit madame Warner, que vos paroles soient vraies, c'est mon enfant à moi aussi ! Depuis si longtemps que je l'aime, et que je l'appelle ma fille, elle est bien à moi, je pense ! je l'ai bien achetée !

Et prenant la main de Marguerite avec force et la regardant presque avec colère :

—Et vous croyez que je la livrerai à la première personne qui se présentera à moi en me la réclamant ! non, madame, car elle m'appartient, et si le Ciel n'a pas voulu que je lui aie donné le jour, mon amour m'a rendue sa mère !

Marguerite atterrée à son tour inclina la tête et madame Warner ajouta :

—Cette enfant, vous ne l'aurez pas, madame ; d'ailleurs, je ne vous connais point, moi !—Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que faites-vous ? Vous êtes sa mère, mais qui me le prouve à moi ?—Eh bien ! si vous avez des droits, uscz-en ; si vous avez des preuves de ce que vous avancez, faites-en des armes contre moi ; citez-moi devant un tribunal, et je vous répondrai ; jusque-là, à toutes vos questions j'opposerai mon silence ; à toutes vos prétentions, un refus continu.

Marguerite écoutait, et la stupeur était peinte sur sa pâle figure, et de grosses larmes coulaient sur ses joues amaigries, et ses mains devenaient suppliantes.

Elle se jeta aux genoux de madame Warner en sanglotant.

—Mais n'existe-t-il donc pas, murmura-t-elle au milieu de ses pleurs, quelque chose qui vous dit que je suis la mère d'Alice ? Pensez-vous donc qu'on puisse feindre un si grand désespoir, une si atroce douleur ?—Pensez-vous donc qu'on puisse tirer de ses yeux toutes les larmes que je répands, quand l'âme à son tour ne sanglote pas intérieurement ? Vous doutez de mes paroles : si vous ne me croyez pas, qui donc me croira ?

Elle s'arrêta un instant pour respirer, et madame Warner détourna la tête avec pitié.

—La pauvre femme, continua Marguerite, qui a remis entre vos mains mon enfant, est morte ; sans cela elle vous dirait que je suis réellement sa mère.

—Madame, si vous saviez, reprit-elle en essuyant ses joues mouillées, si vous saviez comme je l'ai pleurée ; son père était mort, hélas ! vous connaissez par quel horrible événement, et le mien me retenait loin de ma fille.—Après une captivité de cinq ans, mon père partit tout à coup, et je me trouvai libre ; je courus à Bade, et l'on ne put m'apprendre ce que vous étiez devenue ; cinq années se passèrent encore que j'employai en de vaines recherches. Oh ! pour embrasser ses jolis et soyeux cheveux blonds, ses yeux bleus, ses petites joues si fraîches sur lesquelles

tant de fois mes lèvres s'étaient posées, j'aurais donné ma vie de ce monde et celle de l'autre ! Enfin, —après bien des traverses et des infortunes sans nombre, je vins me fixer dans cette ville, et j'y sus par hasard qu'il y demeurait une madame Warner, qu'on disait bonne, généreuse, secourable. —Autrefois, on m'avait parlé de vous ainsi, et moi, qui ne vous avais jamais vue, je vous reconnus à l'instant. —Une d'espérance, j'accours chez vous afin de vous apprendre que je suis la mère d'Alice, —et vous, madame, vous m'accusez de mensonge, de fausseté, de crime ! et vous me refusez mon enfant, à moi qui lui tant prié, tant pleuré, tant souffert ! vous me la refusez, à moi qui suis sa mère !

En relevant ces mots, les sanglots de Marguerite redoublèrent, et elle se cachait le front entre les mains afin qu'on ne vît point ses larmes.

—Écoutez, dit madame Warner, je suis riche, bien riche.

Marguerite releva le front avec orgueil.

—Je veux mon enfant, répondit-elle avec force.

—Vous faut-il de l'or ? continua madame Warner.

—Je veux mon enfant, répéta encore Marguerite.

Et dans ce moment ce n'était plus la honteuse mendicante qui parlait, c'était la mère indignée qui réclamait ses droits.

—Oh ! j'en mourrai ! pensa madame Warner acablée.

Tout à coup un éclair de salut vint luire aux yeux de Marguerite ; son visage flétri se recomposa pour ainsi dire ; son cœur battit, mais d'espérance ; toutes les joies du triomphe éclatèrent dans ses moindres mouvements, dans ses moindres paroles.

—Vous demandiez tout à l'heure une preuve de ce que j'avançais, dit-elle à madame Warner : eh bien ! j'en ai une, une que vous ne renierez pas, car elle est visible, palpable, vivante ; car si vous la repoussiez, ce ne serait plus devant les hommes, mais devant le tribunal de Dieu que vous auriez à répondre d'un crime ! Cette preuve, madame, à laquelle j'en appelle, c'est votre conscience.

Madame Warner, étonnée de la solennité de ces paroles, se tut.

Et Marguerite continua :

—Vous avez conservé sans doute, ou, si vous ne l'avez pas conservée, vous avez souvenir d'une lettre que je vous ai écrite il y a seize ans ; c'est la seule que vous ayez reçue de moi, madame, n'est-il pas vrai ?

Madame Warner était froide et défaillante.

—A défaut de cette lettre, reprit Marguerite, vous devez vous rappeler l'écriture.

En un bond elle fut près de la table ; elle traça à la hâte quelques lignes sur du papier, et les présenta à madame Warner.

—La reconnaissez-vous ? dit-elle ; est-ce bien l'écriture de la mère d'Alice ?

—Oui, murmura madame Warner.

Marguerite tomba à ses genoux.

—J'embrasse vos genoux, rendez-moi mon enfant, s'écria Marguerite ; rendez-la moi et j'oublierai tout ce que vos paroles ont eu de cruel, tout ce que vos soupçons ont eu d'injurieux ; j'oublierai tout : car à votre place, eh bien ! à votre place, je crois que j'en aurais fait autant.

(A CONTINUER.)

LA REINE MARGOT ET LE MOUSQUETAIRE.

(Suite et Fin.)

Au lieu de garder le roi de Naples, dont le fils s'est crânement conduit à Gaète, je tirai d'abord des coups de fusil aux Russes et aux Autrichiens, tout le long du Danube. Je fus blessé, parce que j'allais au combat comme à la noce, et au mois de juin 1843, le père de Jeanne me recueillit en son château de Cunnitz, près de Debreckzin. Jane et moi nous nous aimâmes. C'est la règle. Je m'appelais le capitaine Henri, tout uniment, par la crainte que j'avais d'inquiéter ma bonne mère, qui aurait vu mon nom dans les journaux. Le palatin Jacoby, fier comme Guzman, n'aurait pas plus donné sa fille, du reste, à M. Henri Lemercier qu'au capitaine Henri. Nous nous mariâmes. Je rejoignis l'armée ; je fus fait prisonnier par les Russes, et, depuis lors, je n'ai revu ma femme que cette nuit, dans la cour de notre hôtel, ici, faubourg Poissonnière, à Paris.

Je m'échappai du château de Szegedin, où l'on gardait les captifs ; je tuai en duel un magnat hongrois, qui était un excellent seigneur, mais que le

palatin Jacoby voulait avoir pour gendre. Les Magyars se mirent à me poursuivre comme un chien enragé ; je me rendis aux Russes. J'eus dispute avec un colonel d'artillerie, qui était bien le plus galant homme que j'aie rencontré jamais. Il avait dit du mal de votre gouvernement provisoire de 1848. Je me moquais de ce gouvernement là comme du Grand-Mogol : mais c'était la France, pour le moment. Nous allâmes sur le pré, le colonel et moi ; il y resta. Je fus envoyé tout net en Sibérie.

Il y a du bon partout, même en Sibérie ; seulement on n'y peut pas écrire à ses parents. Je fus employé à faire de l'or, et Dieu sait que la Californie n'est que de la Saint-Jean auprès de ces riches placers perdus sous la neige. Je m'ennuyais, je me sauvai ; je fus repris, je me sauvai encore. Cela m'occupait. Je voyais toujours ma mère et ma femme ; j'aurais brisé des murs de diamant.

Les évasions sont rares en Sibérie. Un jour j'entendis parler de la guerre de Crimée. Les Russes

sont de bons enfants qui aiment beaucoup les Français. Ils me racontèrent les exploits de l'armée française dans la Baltique et dans la mer Noire. Vive Dieu ! me disaient-ils, si les Anglais ne vous avaient pas, comme nous les rosserions ! Mais il est écrit que l'Angleterre trouvera toujours moyen de s'abriter derrière la vaillance française. Cela m'est bien égal. Je n'aime pas beaucoup les Anglais ; mais il faut que tout le monde vive.

Le soir du jour où tout ceci me fut conté, je sautai en bas d'un rempart de quarante pieds, j'en escaladai un autre de même taille, et je fis douze lieues dans la neige. J'allais à Sébastopol. Des monts Altaï, où j'étais, jusqu'à la Crimée, il y a loin ; n'importe, j'étais lancé. J'avais un costume russe ; je savais la langue : marche !

Je marchai. J'arrivai à Sébastopol juste une année après la prise de Malakoff.

J'écrivis à ma femme en lui disant mon nom, cette fois, et en la priant de donner de mes nouvelles à ma bonne mère. La lettre doit être à la poste de Gran ; nous l'irons chercher quelque matin.

Moi, j'étais libre, morbleu ! et c'était bien le principal. J'atteignis la frontière turque comme je pus. Me voilà chez des alliés. Vive la France !

Je ne connais rien en politique ; mais s'il fallait juger la France par ses alliés ottomans, miséricorde ! On parle des Russes ! mais les Russes sont des chérubins auprès de ces magots de Turques, stupides, cruels, voleurs, menteurs, assassins et poltrons.

Enfin, n'importe ! Je m'embarquai en qualité de matelot sur une grande coquine de flouque mal faite, mal grée, mal voilée et surtout mal fréquentée, qui portait quelques marchandises moisies. Nous fîmes voile de Sinope pour les îles de l'Archipel. Le commandant du navire me donna trois fois des coups de bâton. Il les donnait très-bien. Je les lui rendis à Lemnos, localité célèbre au collège. Je lui cassai les deux bras, les deux jambes et la tête. L'équipage voulut me nommer pacha ; mais on parlait d'une campagne que la France devait faire en Italie, j'avais hâte d'arriver.

J'arrivai le lendemain de la paix de Villafranca. Est-ce du guignon ? Heureusement, j'étais à Venise. Je fis connaissance avec une douzaine d'officiers autrichiens, gais compagnons, doux comme des agneaux et braves comme des lions. Les journaux, je vous en préviens, vous en font avaler de bien fortes au sujet des étrangers. Tout en fréquentant mes Autrichiens, je rencontraï un honnête garçon qui conspirait contre l'Autriche. Il me parla de Garibaldi et du royaume d'Italie : c'était mon affaire. Je fis de tendres adieux à mes habits blancs d'Autrichiens et je m'embarquai pour Gênes. De Gênes, je passai volontaire en Sicile. A la bonne heure ! nous avons goûté là d'agréables instants. Je fus, ma foi, nommé colonel, comme vous voyez ; mais la guerre ne m'amusa presque plus. Victor-Emmanuel s'en mêlait. Nous étions dix contre un. J'aime la guerre un contre dix. Je songeai à me faire soldat du pape ; l'idée d'entrer à Gaëte vint à la traverse ; mais, par le plus grand des hasards, je rencontraï Godard ; Godard, de la rue des Petits-Ecuries, qui est contre-amiral dans la flotte d'Alexandre Dumas. Il me donna des nouvelles de ma mère, de mon bon père, de mes chères sœurs, de tous les petits enfants... II

paraît que nous fondons un clan, dites donc, comme les Mac-Grégor dans les romans de Walter Scott ?...

Godard n'est pas beau ; mais sa vue me fit verser des larmes. C'était la patrie ; bien plus que la patrie, c'était le faubourg Poissonnière. A son aspect, tout le boulevard Bonne-Nouvelle passa devant mes yeux éblouis. Je vis le Gymnase, le Bazar, la porte Saint-Denis... Oh ! la porte Saint-Denis ! Je remontai le faubourg ; j'aperçus le Conservatoire, le Garde-Meuble et la chère porte de notre maison.

Ma mère, ma pauvre bonne mère, j'aurais passé en ce moment la Méditerranée à la nage pour venir me jeter dans tes bras. Je me bouchai les deux oreilles pour ne pas entendre le bruit du canon de Gaëte, je criai encore une fois : *Viva l'Italia !* car il faut bien crier quelque chose, et je sautai sur le pont du bateau à vapeur.

Vous croyez peut-être que c'est tout ? Hélas ! non. Je ne sais comment ce diable de major Smith m'embaucha. Il était à Marseille, le major Smith, fabricant de cuir de coton, et il embarquait des soldats pour New-York. La guerre d'Amérique, hein ? Comment résister à cela ? Je partis pour renforcer l'armée fédérale ; mais je me trompai de chemin, et j'ai passé six mois dans les rangs des hommes du Sud, sans quitter ma chemise garibaldienne. Savez-vous pourquoi ils se hachent, là-bas ? Non ? ni moi non plus. Un bandagiste, qui commandait mon corps d'armée, et qui battait sa femme parce qu'elle mettait de l'eau dans son rhum, me tira un matin quatre coups de revolver ; on n'a jamais pu deviner pourquoi. Je me fâchai, je le brutalisai ; il en mourut. On voulut me pendre, ce n'était pas mon opinion, je pris la clef des champs.

Un brick français était en partance ; il se nommait *le Parisien* : embarque !

Je dis au capitaine : « Toujours tout droit jusqu'au faubourg Poissonnière ! »

Et voilà ! Le bon Dieu, qui a pitié des fous comme des ivrognes, voulait me faire une surprise à mon arrivée à Paris et rassembler en un gros bouquet tous mes chers amours pour fêter mon retour dans ma patrie. Je comptais courir en Autriche, après avoir embrassé mes parents ; je retrouve ici, non-seulement tous ceux que j'y ai laissés, mais ma femme, mon trésor de femme, mes enfants aussi. Je raille pour garder une contenance, mais j'ai envie de pleurer... Je pleure... je suis heureux, je vous aime... embrassez-moi !

Ses larmes inondèrent, en effet, son mâle visage. Paris produit de ces aventuriers qui sont bons comme des anges et qui font pis que pendre. On l'embrassa ; sa figure hâlée et tout humide de pleurs n'était pas assez large pour tous les baisers qu'on y mettait à la fois.

Ceux qui l'entouraient et lui-même étaient trop occupés pour remarquer cela ; mais, depuis quelques minutes, un bruit confus se faisait entendre dans le corridor. C'étaient des piétinements, des rires, des murmures et des chuchotements. Tout cela se taisait quand on cessait de parler dans le cabinet.

— Et maintenant, fils, dit M^{me} Lemercier d'un ton suppliant, c'est bien fini, n'est-ce pas ?

— Bien fini, répéta le grand-père, tu nous as fait assez de chagrin.

—Dis, Henri, implora la jeune femme, réponds à ton père et à ta mère, tu ne nous quitteras plus !

L'oncle Henri hésita un instant. Il regarda son uniforme, mais il regarda aussi les beaux yeux de Jeanne.

—Ma foi, dit-il, j'ai trente ans, c'est l'âge de se ranger. On a beau dire, les aventures sont fatigantes, et, sans parler de la Russie, j'ai passé des instants bien désagréables, tant avec nos alliés les Turcs que chez les héros du Potomac. J'avais bien songé à faire une pointe jusqu'en Pologne, mais on y parle latin et c'est le chemin de la Sibérie. Réflexion faite, à bas la guerre ! vive l'amour et la famille ! Je me fais marguillier de la paroisse Sait-Eugène, adjoint au maire ou sergent major de la garde nationale, au choix du gouvernement. Soupe-t-on ? Si c'est encore l'habitude de ces contrées, je mangerai une tranche de foie gras avec plaisir... La main aux dames !

Il saisit à la fois sa mère et Jeanne et les entraîna ravies vers la porte.

Au moment où il l'ouvrit, un fracas épouvantable éclata, et la maison trembla sous la frénésie des applaudissements qui grondèrent dans le corridor.

—En triomphe ! l'oncle Henri ! en triomphe ! criaient cinq cents voix enthousiastes dont le timbre généralement suraigu donnait plus de montant à cette manifestation. Vive l'oncle Henri qui a été en Sibérie ! Vive l'oncle Henri qui a pris la tour Malakoff un an après le maréchal Pélissier ! Vive l'oncle Henri qui a cassé un Turc comme une poupée ! Vive l'oncle Henri qui se battait sans savoir pourquoi ! Colonel ! adjoint ! sergent-major ! propriétaire ! et marguillier ! Vive l'oncle Henri qui est revenu ! Vive sa femme ! vivent ses enfants ! vive le souper ! En triomphe ! en triomphe !

Les monstres avaient écouté, Jane ; les monstres avaient entendu ! Penses-tu qu'ils respectaient les héros de tant de belles aventures ? Du tout ! Ils l'adoraient, mais ils se pendaient à sa chemise rouge comme la trop nombreuse famille de la mère Gigogne s'accroche à ses jupons. Ils voulaient tous en avoir un morceau pour en faire sans doute des reliques. Oh ! certes, l'oncle Henri avait couru de bien grands dangers en sa vie, mais jamais il ne s'était trouvé à pareille mêlée. Figure toi cinq cents diables acharnés contre un aventurier paisible ! Il ne savait auquel entendre et demandait grâces en riant aux larmes.

—Où sont mes neveux ? où sont mes nièces ?

—Moi, moi, moi !

Tous ! figure-toi Jane ! Ils étaient tous ses nièces et ses neveux. Maurice, qui était monté sur ses épaules par derrière, avait beau l'étouffer, il ne pouvait se faire entendre. Maurice voulait désigner loyalement les vraies nièces et les vrais neveux ; mais, bah ! Je t'en souhaite !

—Moi, moi, moi !

—Mon oncle, ne reconnais-tu pas ton petit Augustin ? criait un scélérat de mandarin, jaune comme un serin.

—Mon oncle, mon bon oncle, ne fais pas languir ta petite Célestine ! roucoulait une fée du *Pied de mouton*.

—Ah ! mon oncle ! pleurait Arlequin, je suis ton

Casimir ! Comme tu m'aurais fait sauter sur tes genoux si j'avais été au monde avant ton départ !

—Embrasse Gustave, mon oncle !

—Mon oncle ! une caresse à Sidonie !

—N'as-tu rien rapporté pour Aglaé ?

—Pas un souvenir à Clémence !

—Mon oncle ! mon oncle ! mon oncle !

Deux cent cinquante nièces ! deux cent cinquante neveux ! L'oncle Henri devenait fou comme un cheval tourmenté par les mouches. Il cherchait de bonne foi les fils et les filles de ses sœurs ; il tâchait de les distinguer par la ressemblance, mais son regard se noyait dans cet océan de visages joyeux et moqueurs. Il ne reconnaissait plus ses propres enfants, qu'il n'avait vus qu'une seule fois, il était perdu, débordé, submergé ; un rire homérique le prenait.

—Je demande à retourner en Merrimaque ! s'écria-t-il, capitulant franchement ; mes neveux et mes nièces, ayez pitié de moi !

Ainsi parla ce libérateur de l'Italie et autres nationalités. Les assiégeants cessèrent aussitôt le feu, car il avait affaire à de généreux ennemis, et M. Lemercier commença à foire les gros yeux. Une délicate reine Margot et un beau petit mousquetaire sortirent des rangs et s'élançèrent dans ses bras en l'appelant papa. On ne riait plus. Henri et Henriette lui présentèrent Gaston, Maurice, Fernand, Claire, Antonine, Louise, Agathe et les autres, tandis que les jeunes mères attendaient leur tour pour le presser dans leurs bras, après avoir comblé déjà de caresses leur nouvelle sœur.

A table, maintenant ! Dans le jardin d'hiver ! Un festin de Balthazar !

Vertu-chou, Jane ! comme on soupa ! Il y en avait pour tout le monde. L'orchestre soupa, et sais-tu ce que peut manger un trombone qui soupe ? Les domestiques soupaient, la concierge soupa, les pompiers soupaient. Ah ! qu'il est doux de voir un souper de pompiers ! Maurice alla trinquer avec eux.

Six heures du matin sonnait, les cuivres, vaillamment embouchés, sonnèrent comme une fanfare en forêt. C'était le galop final. Maurice avait Henriette, la petite Agathe s'était emparée d'Henri. L'oncle était la proie de Claire, d'Antonine, de Louise et d'une douzaine d'autres tyrans mignons. Le grand-papa... Le grand-papa ? oui, Jane ! le grand papa en était ; il avait pris sa nouvelle fille par la taille et galoppait comme un perdu : la grand'maman galoppait, tenue aux deux anses, comme un panier, par deux de ses gendres ; les quatre jeunes mères galopèrent, tout le monde, quoi ! C'était un galop magnifique, étourdissant, infernal !

Quand il fut fini, on tira l'échelle.

IX.—CONCLUSION.

La maison du propriétaire était assurée. Tout fut payé, sauf la pipe du poète.

L'oncle Henri écrit ses mémoires, qui auront autant d'éditions que ceux de Robinson Crusé. Il a désormais une telle frayeur des voyages et des aventures, qu'il se fait accompagner par Maurice pour traverser le boulevard.

Le palatin Jacoby, ayant appris qu'on n'avait plus besoin de lui, est accouru, afin de verser des larmes sur le sein de sa fille.

Le Turc dont Henri cassa les bras, les jambes et la tête dans un moment de vivacité, s'est établi marchand de nougat sur le boulevard de Strasbourg.

Le Conseil des Onze est maintenant le Conseil

des treize, par l'adjonction de deux membres nouveaux, la reine Margot et le mousquetaire.

Voilà le conte promis, Jane, ma blonde chérie. C'est toi, maintenant, qui me dois ton sourire et tes deux jolies joues roses à baiser.

NOUVELLES DIVERSES.

Comme on le sait, l'auguste Pontife actuellement régnant, Pie IX, est né à Sinigaglia, le 13 mai 1792; il entra donc le 13 mai 1873 dans sa 82^{ème}. année. Cet âge a lieu de surprendre quand on considère à quelles terribles épreuves ce saint pape fut soumis durant toute sa vie, et qu'il traverse encore à l'heure qu'il est. Mais vainement les ennemis de l'Eglise, dans leur désir de le voir mourir, répandent chaque jour le mensonge et publient qu'il a cessé d'exister; l'illustre vieillard est plein de vie et plus ferme que jamais sur le roc inébranlable où est bâtie l'Eglise; intrépide nautonnier, d'une main sûre il dirige encore la barque de Pierre au milieu des tempêtes et à travers les écueils que fait surgir autour de lui la malice du monde. Puisse-t-il voir bientôt les flots s'apaiser et un grand calme se faire, afin qu'il entre joyeux, au port où l'attend la gloire et le triomphe!

L'ashautec qui vient de déclarer la guerre à la Puissance anglaise, est un royaume indigène, compact et puissant, situé sur la côte d'Or d'Afrique. La population est de plus de 3,000,000 d'habitants, tous guerriers, féroces et insatiables de sang humain. En guerre, il portent comme ornements des dents et des machoires humaines, et ils n'épargnent ni sexe, ni âge. Le pays est riche en or, et les natifs excellent à fabriquer des articles de ce métal, ils manufacturent aussi des étoffes de coton avec de brillantes couleurs. Ils sont aussi très habiles à travailler le fer, etc. Le gouvernement est aristocratie de quatre

personnes et une assemblée de capitaines. La capitale, Coomassie, est située à 120 milles d'El Mina, fort anglais vers lequel les ennemis s'avancent.

RAMER EST-IL PROFITABLE OU NUISIBLE A LA SANTE?—Un chirurgien éminent publiait dernièrement, en Angleterre, un ouvrage dans lequel il constate les effets hygiéniques produits par les régattes qui ont eu lieu depuis quarante ans, entre les principaux collèges anglais. L'auteur est lui-même un rameur de renom, de sorte qu'il était qualifié à tous égards pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise.

Pour compiler un aussi grand nombre de faits, il lui a fallu consulter les individus qui ont pris part à ces concours, s'ils vivaient encore, ou leurs amis intimes, s'ils étaient morts; 294 ont été découverts, parmi lesquels 245 étaient encore vivants. Les résultats de ces interrogatoires démontrent que, sur ces 294 hommes, 115 ont bénéficié de l'exercice de la rame, 162 n'en ont éprouvé aucun tort, et 17 seulement l'auraient trouvé dommageable.

Les avantages que les premiers ont retirés sont l'augmentation des forces, de l'énergie ordinaire, et de la faculté d'endurer les privations et les vicissitudes de la vie. Le nombre de ceux qui se sont mal trouvés de cet exercice est petit, et l'auteur en conclut que ni la chasse ou la crosse, ni aucun autre passe-temps ne paraîtrait, après examen, aussi peu nuisible à la santé.

LES ÉCRITURES SECRÈTES DEVOILÉES.

Etudes et problèmes cryptographiques

Il est nécessaire, d'expliquer à grands traits la nature de ces études avec les quelles tout le monde n'est pas familiarisé.

La *Cryptographie* est la science des *écritures secrètes et mystérieuses*. Elle mérite d'être considérée aujourd'hui comme une connaissance nécessaire et d'un usage général, aussi bien pour la correspondance privée que pour les dépêches télégraphiques, et

son utilité pratique sera suffisamment démontrée par les ressources qu'elle offre aux relations humaines.

Voici comment j'ai été conduit par le hasard à m'occuper de la *Cryptographie*:

Il y a environ une dizaine d'années, avant même de soupçonner les règles de déchiffrement des écritures mystérieuses, je me trouvais dans une imprimerie, et je suivais avec curiosité le travail d'un compositeur. J'admirais la dextérité, la précision, la rapidité avec laquelle il accomplissait machinale-

ment ce travail compliqué. Tout en écoutant mes questions et en y répondant, sa main voltigeait dans cette boîte à compartiments qu'en terme d'imprimerie on appelle *la casse*, alignant dans le *compositeur* qu'il tenait de la main gauche les lettres, ce caractère uniforme de la ponctuation, les tirets, les capitales, les italiques, etc., etc. On est presque effrayé quand on songe aux combinaisons qui s'opèrent dans le cerveau de l'homme pour s'exprimer en plusieurs langues, pour lire, jouer aux échecs sans voir l'échiquier, etc., etc. Le travail d'un compositeur d'imprimerie ressemble, au point de vue purement mécanique, à celui d'un pianiste. S'il se trompe il fait une note fautive.

Tout en causant, je remarquai que les compartiments de la boîte étaient de capacité différente, et je fis cette réflexion assez naturelle que les grandes cases devaient renfermer les lettres qui se reproduisent le plus fréquemment dans les mots, et les petites cases les lettres peu employées. Je pris un caractère dans la plus grande; c'était la lettre *e*. Les cinq voyelles correspondaient aux compartiments les plus larges; ensuite venaient les consonnes qui forment plus généralement le commencement des mots. Presque sans m'en douter, j'avais trouvé le pivot de la *Cryptographie*; car les voyelles étant déterminées, le reste n'est plus qu'un jeu. Depuis, j'ai appris que les fonderies de caractères opéraient sur des bases proportionnelles calculées avec une rigueur presque mathématique.

Combien de personnes s'imaginent qu'en composant un alphabet et en chiffrant une lettre, elle est à l'abri de la curiosité. C'est là une illusion qu'il faut perdre, et il importe qu'on sache bien qu'avec une méthode aussi enfantine, une correspondance peut être déchiffrée au premier coup d'œil. Pour s'en rendre compte, il suffit de chercher le problème simple construit sur ce modèle que nous proposons.

PROBLÈMES CHIFFRÉS :

$\text{P} + \text{S} \text{ O } 5 \text{ 3 } \text{ Z } \text{ A } \text{ S } \text{ Y } \text{ K } \text{ Z } \text{ 5 } \text{ K}$
 $0 \text{ S } \text{ X } \text{ K } + \text{P} \text{ X } \text{ S } \text{ P } \text{ S } \text{ 8 } \text{ S } + 0$
 $\text{Z } \text{ S } \text{ Y } \text{ K } \text{ Z } \text{ 5 } \text{ K } 0 \text{ S } \text{ S } \text{ Y } \text{ S } + 2$
 $\text{Z } \text{ P } + \text{Z } \text{ 5 } 0 = + \text{Z } () \text{ X } \text{ S } \text{ S } \text{ Y } \text{ K}$
 $\text{Z } \text{ 5 } \text{ K } 0 \text{ S } + \text{Z } 2 \text{ P } \text{ S } 0 0 \text{ S }$
 $\text{P} + \text{P } \text{ Y } + \text{v } \text{ S } \text{ K}' + \text{X } \text{ K } \text{ Z } \text{ 5 } \text{ K } 0 \text{ S }$
 $\text{P} + \text{P } \text{ S } = + 2 \text{ Z } \text{ S }$

Voici comment j'ai procédé :

J'ai construit un alphabet, c'est-à-dire qu'en regard des 26 lettres, — le W compris, — j'ai posé 26 caractères, chiffres ou signes.

Au moyen de cette clef j'ai traduit un fragment en langue française.

J'ai séparé chaque mot par une main indicatrice :

Pour résoudre le problème, il faut d'abord le transcrire sur le papier, en laissant du blanc dans l'intervalle des lignes, afin de noter les lettres à mesure qu'elles sont déterminées.

Il suffira de lire les principes de la *Méthode de déchiffrement* pour arriver assez rapidement à une solution. Donc, que le lecteur ne s'effraye pas de l'aspect bizarre des signes employés.

MÉTHODE DE DÉCHIFFREMENT

— La première chose à faire est de dresser le ca-

talogue des caractères, et de noter combien chacun est répété de fois.

— Les mots composés d'un très-petit nombre de syllabes doivent être les premiers dont on s'occupe dans les opérations de déchiffrement. Ils laissent sans trop de peine les voyelles se révéler, et cette découverte conduit à celle des consonnes.

— La voyelle *e* est la lettre la plus fréquemment répétée. C'est la seule qui se double à la fin des mots (*désirée, tisée*).

Elle est triplée dans le participe passé féminin des verbes en *ier* (*crée, agréée*)

— Supposons que vous avez découvert le mot *le*, et que vous ayez un autre mot de trois lettres dont les deux premières sont *l* et *e*, vous jugerez que la troisième est un *s*

— Si vous trouvez ensuite un mot de trois lettres dont les deux premières sont un *e* et un *s* (déjà connus), la troisième est un *t*.

— La lettre *s* connue, dans les mots de deux syllabes, vous trouverez facilement *si, sa* la lettre *i* commençant un mot de deux syllabes, vous donne *il* etc., etc.

— Lorsque ces premières recherches auront révélé six lettres *aeilst*, on découvrira bientôt des mots composés d'un plus grand nombre de lettres. Ainsi, dans le mot *lettre*, tout est connu excepté la lettre *r*; le mot *ville* excepté la lettre *v*.

— En déterminant partout les lettres ainsi acquises, on marche de découverte en découverte.

— Enfin, quand on sera parvenu à connaître ainsi plusieurs mots, on trouvera sans trop de peine les autres, en comblant les lacunes.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Ces principes généraux posés, voici des remarques ou observations particulières qui sont le complément de la méthode élémentaire de déchiffrement :

— La lettre *e*, est toujours précédée des consonnes *e d h j l m n s t* ou suivie de *h n s t u x*.

— Il n'y a que trois lettres qui seules forment un mot complet *o a y*.

— L'y s'emploie rarement, soit seul, soit dans le corps des mots. — L'a, dont l'usage est très-fréquent, se trouve souvent à la fin des mots de deux lettres; l'o, au contraire, ne s'y rencontre jamais. L'interjection *o*, précédant toujours un substantif, ne peut, par conséquent, être le dernier mot d'une phrase; ce mot n'est jamais répété deux fois de suite, ainsi que cela arrive quelque-fois pour l'a.

— Lorsque deux mots d'une seule lettre sont placés à la suite l'un de l'autre, le premier ne peut être que *a* ou *y*; s'il y a trois mots, ils sont toujours mis dans l'ordre suivant : *y, a, o*. (Ce cas est excessivement rare).

— Dans les mots formés de deux lettres où se trouve la voyelle *a*, elle précède d'ordinaire les lettres *h, i, u*, (*ah, ai, au*) ou bien elle est après les lettres *l m n s t* comme *la, ma, na, sa, ta, etc.*

— La lettre *s* est la seule qui, terminant un mot, puisse être précédée de trois lettres semblables entre elles (et qui sont toujours trois *e*).

— Précédée de deux *e* la dernière lettre d'un mot ne peut être que l'une des cinq suivantes : *l, m, n, r, s* : *réel, Bethém, Européen, créer, années.*

=Lorsque la lettre **e** est l'avant-dernière d'un mot, ce mot se termine ordinairement par **r**, **s** ou **z**.

=La lettre **q** ne s'emploie jamais, excepté à la fin des mots *coq* et *cing*, sans être suivie de la voyelle **u**.

=Il est rare qu'un mot finisse par les consonnes **b**, **f**, **g**, **h**, **p**, **q**.

=La consonne **n** ne se trouve jamais placée avant les lettres **b**, **p**, **m**, excepté dans les mots *bonbon*, *embonpoint*, *néanmoins*.

=La lettre **f** se double généralement après une voyelle commençant un mot, excepté dans la conjonc-

tion *afin* et dans quelques autres mots peu usités.— Dans la même circonstance, le **b**, au contraire ne se double presque jamais.

=Les mots formés de trois lettres offrent des difficultés, lorsque la même lettre s'y trouve deux fois, comme dans *été*, *ici*, *non*, *ses*.

La méthode de déchiffrement qui précède est la plus complète qu'on ait publiée. Les principes élémentaires qu'elle renferme se trouvent dans les ouvrages traitant de la *Cryptographie*; mais presque toutes les observations particulières sont de première source.

LA LETTRE ET L'ESPRIT DU DEUIL.

Quelles sont les règles à observer, lorsqu'on est en deuil. Ces règles sont établies d'après une sorte de code composé précisément en vue des personnes qui considèrent le deuil, à ses divers degrés, comme une formalité imposée par l'usage, non comme un besoin naissant des épreuves que l'on subit.

Ce code règle la durée *minimum* de tous les deuils, *selon la coutume de Paris*. On peut, on doit, d'après la coutume du Canada, les prolonger au-delà du délai indiqué, on ne saurait cesser de le porter avant ce délai. Voici sa teneur :

Les grands deuils se divisent en trois époques, pour lesquelles on adopte une toilette spéciale : la laine noire, — les tissus en laine et soie noires, — le demi-deuil, qui se porte en grisaille, lilas, violet, gris perle, blanc et noir, etc. Pour cette dernière période, les tissus de fantaisie sont admis.

Le deuil de *veuve* se porte au moins deux ans : savoir : Un an en laine ; six mois en laine et soie noire et six mois en demi deuil. Il vaut mieux cependant pour éviter toutes remarques et suivre la mode du pays porter le grand deuil deux ans, puis la laine et la soie six mois et le demi-deuil six mois : soit trois ans de deuil.

Le deuil de *veuf* se porte un an, — de père ou de mère, un an ; de beau-père ou de belle-mère, c'est-à-dire, père ou mère de l'un des époux, de grand-père ou de grand-mère, un an ; de beau-père ou belle-mère ayant épousé en seconde noce, pour les enfants du premier lit six mois ; de frère ou de sœur, de beau-frère ou de belle-sœur, six mois ; d'oncle ou de tante, trois mois ; de cousin germain, six semaines ; de cousin issu de germain, trois semaines.

Ceci représente, je le répète, la durée que l'on ne peut se dispenser de donner à chacun de ces deuils. Rien ne s'oppose à ce que l'on prolonge cette durée, et je dois ajouter qu'il serait du plus mauvais goût de quitter le deuil *précisément* le jour où ce deuil cesse.

Abordons les détails au sujet desquels je fais la même observation. On ne doit pas se hâter d'abandonner le grand deuil pour le demi-deuil au jour où ce changement peut se faire sans être en contravention avec l'usage établi.

Les veuves portant le grand deuil doivent avoir : robe de mérinos noir ou cachemire noir, ou drap de veuve, ou, pour l'été, mousseline de laine ou batiste de laine noire ; grand châle long ou carré en cachemire, ou mérinos, ou bagnos ; bonnet noir en crêpe crépé et à barbes. Pour sortir, chapeau en crêpe ou bien en cachemire, col et manches en crêpe noir ; bas et gants en laine ou filoselle noire. Elles ne portent pas de manteau ; mais le châle long et quadruple quand il est plié. Pas de lingerie blanche, que l'on remplace par des ruches de crêpe noir.

Il est certain que les coiffures exigeant trop de préparatifs et exigeant beaucoup de complications sont peu d'accord avec l'esprit du deuil.

Dans la maison la veuve doit porter le bonnet de crêpe noir. Le jupon doit être noir : les bas peuvent être blancs, parce qu'ils ne sont pas vus.

La mousseline et la batiste de laine sont des étoffes convenant aux plus grands deuils, et aux plus récents. L'alpaca n'est pas du tout une étoffe de deuil.

Une veuve peut quitter le grand voile après quatre mois.

La seconde année elle peut porter : robe noire en étoffe de deuil, châle noir, long ou carré ; bonnet, col et manches en crêpe, gants noirs en soie ou kid, mais pas encore de lingerie blanche.

Au bout de ces deux années, on porte pendant six mois : robe en popeline de Lyon et d'Irlande, ou barège, soie, grenadine ; châle noir, brodé, garni de dentelles ou de frange, ou châle de grenadine, ou confection assortie à la robe ; chapeau de velours ou soie noire, bas blancs, gants gris ; lingerie blanche.

Les six derniers mois : demi-deuil en soie ou laine grise, lilas ou violette, ou noire et blanche ; chapeau et gants de mêmes teintes.

Deuil de veuf. Tous les vêtements en drap noir, crêpe au chapeau, gants noirs, cravate blanche ou noire. L'usage tolère pour deuil ordinaire des pantalons gris.

Deuil de père et de mère. Les six premiers mois, robe de laine noire ; châle long ou carré en mérinos ou cachemire noir ; chapeau de crêpe ou de cachemire, bonnet de crêpe, à la maison ; col et man-

chettes en crêpe, bas noirs, ombrelle et parapluie noirs.

Les trois mois suivants : robe de popeline ou de soie noire ; châle en cachemire uni ou brodé, garni de dentelles ou de franges ou confection pareille à la robe ; chapeau en crêpe, ou soie, ou dentelle noire ; gants de soie ou de kid noirs ou gris, bas blancs.

Les trois derniers mois, demi-deuil : tissus en laine ou soie et laine, ou soie, de teintes grises, violettes, lilas, ou mélangées noir et blanc ; chapeau de mêmes teintes.

Les hommes portent ce deuil comme celui de veuf.

Deuil de grand père ou de grand mère. Comme celui de père et de mère.

Deuil de beau-père et de belle-mère. Les trois premiers mois, comme le deuil de père et de mère. Les trois mois suivants comme les trois avant-derniers mois en demi-deuil (gris, lilas, violet, blanc).

Deuil d'oncle et de tante. Un mois en laine ; un mois en soie noire ; un mois en demi-deuil.

Deuil de cousin germain. Trois semaines en laine, trois semaines en soie noire et demi-deuil.

Deuil de cousin issu de germain. Quinze jours en tissu de fantaisie (laine et soie) noir ; huit jours en demi-deuil.

En certains cas, on se préoccupe beaucoup plus de la lettre que de l'esprit du deuil.

Celui-ci ne se traduit pas seulement par la couleur noire des vêtements, et l'observance, même correcte, de quelques détails concernant le papier à lettre encadré de noir, la cire à cacheter noire et les mouchoirs de poche à vignettes noires. On peut se conformer exactement à ces détails insignifiants, et cependant porter un deuil inconvenant. Je vais m'expliquer.

Le deuil est un uniforme que l'usage permet aux affligés pour les autoriser à se séparer du monde, et à vivre sans le souci des combinaisons de toilettes. Ce même usage impose cet uniforme à ceux qui ne peuvent être touchés par rien, — puisqu'ils ne le sont pas par la plus cruelle douleur que Dieu réserve à ses créatures. — Il l'impose pour que le monde n'ait pas le scandaleux spectacle de l'assiduité de ceux qui, venant de subir cette épreuve suprême, ne peuvent pourtant se résoudre à renoncer aux distractions, aux plaisirs, et n'éprouvent pas le besoin sacré de se replier sur eux-mêmes pour pleurer l'affection disparue.

Il y a donc une distinction capitale à établir entre la lettre et l'esprit du deuil. Ceux, — disons surtout celles, — qui se contentent de la lettre, se résolvent (il le faut bien) à porter le moins longtemps possible des vêtements en laine noire ; mais elles défigurent la signification du deuil, en adoptant pour ce deuil des costumes garnis, enjolivés, des tuniques drapées, des bijoux de toute forme et destination. Moyennant ces ornements, elles sont en noir, cela est vrai, mais elles ne sont pas en deuil, et, comme tout le monde porte des toilettes noires aujourd'hui, elles peuvent prendre part à tous les plaisirs sans scandaliser les personnes qui ne les connaissent pas. Or, en supposant même la femme la plus insensible, la plus frivole, la plus affamée de distractions, il est certain qu'elle n'osera pas se montrer dans les lieux de ré-

union avec le grand deuil tout-à-fait dépourvu d'ornements, c'est-à-dire le *seul deuil* qui soit conforme à l'esprit de cet usage, et par conséquent à la bienséance dont il émane.

Les costumes, ou même les robes garnies ne sont pas admissibles pour le deuil.

Les bijoux, tels que colliers, pendeloques, broches, boucles d'oreilles à cliquetis sonore, sont tout-à-fait inconvenants pendant la durée du grand deuil. J'irai plus loin : il serait peut-être moins choquant de voir des anneaux d'or à l'oreille d'une veuve ou d'une personne portant le deuil d'un père ou d'une mère, que d'y voir des pendeloques de jais ou de bois sculpté. On pourrait attribuer, en effet, les anneaux d'or à un oubli, tandis que les pendeloques de deuil impliquent la préméditation, l'effet, la parure voulue... La parure dans ces circonstances ! Si ce n'est par douleur, qu'on s'en abstienne ! Si ce n'est par pudeur, par respect humain... pour éviter de se dénoncer soi-même comme un être sur lequel le cœur n'a pas de droits ni d'action, et pour lequel le devoir, même le plus aisé à remplir, ne présente qu'un frein insupportable. Il sera bien plus conforme à la signification du deuil de renoncer pendant sa durée à tout costume enjolivé comme à tout ornement, que de se préoccuper de la largeur des bandes noires qui servent d'encadrement au papier à lettre et aux mouchoirs de poche... Ces derniers détails représentent, en effet, la lettre du deuil, tandis que la simplicité et l'austérité des vêtements sont conformes à l'esprit de l'usage, qui donne un uniforme aux affligés pour autoriser ceux-ci à vivre à l'écart, et s'impose à tous, dans certaines circonstances déterminées, afin d'obliger ceux qui ne sont pas accessibles à l'affliction d'agir comme s'ils avaient un cœur, ou du moins le sentiment du respect humain. Ainsi pendant le grand deuil, aucun bijou, pas même le jais, excepté ce qui est absolument nécessaire : tel qu'un épingle. On porte sa montre attachée avec un cordon noir.

On peut porter du jais dans la période de la soie. J'ai vu porter le deuil d'une mère (à deux mois de date) avec une robe de crêpe noir, corsage de dessous décolleté, manches évasées garnies de dentelles noires, collier de jais tombant jusqu'à la ceinture, bracelets assortis, boucles d'oreilles retentissantes. Le crêpe est deuil, le jais est deuil... ainsi avait sans doute raisonné la personne en question, en composant cette toilette, qui lui allait bien, — elle était blonde. — Mais, ce jour-là, elle accumula sur elle une dose de mépris, de réprobation, — d'horreur, — dont elle était, paraît-il, incapable de mesurer la proportion et d'évaluer la justesse. C'est contre de pareilles conséquences que je voudrais prémunir celles de nos abonnées qui sont hésitantes entre la lettre et l'esprit du deuil, entre l'usage ancien, étalé, et l'exemple pernicieux du mépris de toute loi de bienséance. Cet exemple s'est propagé, nous le savons toutes... Il a gagné de proche en proche, et beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles croient aujourd'hui que le mot *convenances* signifie simplement ce qui leur convient ; — qu'il n'y a aucun inconvénient à se dispenser de ce qui entrave leur passion pour la parure et leur besoin de plaisirs, de distractions, de réunions ; — que le mot et la chose *devoir* ne représentent plus qu'un radotage stupide,

dont on s'affranchit dès que l'on est douée d'intelligence... car il y a, dans la génération actuelle, je veux dire, bien entendu, dans une partie de cette génération, un trait qu'il importe d'indiquer, parce qu'il est caractéristique : on croit qu'il suffit de faire *autrement* que les autres pour prouver qu'on leur est supérieur, et l'on s'imagine posséder une intelligence profonde et pénétrante parce que l'on rompt avec les préjugés. Avec ces dispositions, il suffit de ranger parmi les préjugés :

Le respect, les égards, la tendresse dus aux parents et grands-parents ;

La politesse, le savoir-vivre, que l'on doit avoir dans ses rapports avec *tous* indistinctement ;

Le sentiment religieux, quant à l'esprit pour les uns, quant à la lettre et à l'esprit pour les autres ;

Le dévouement, le sacrifice, la générosité...

L'usage, supposant que l'on éprouve l'invincible besoin de la retraite quand on a perdu un proche parent, ne permet pas que l'on fasse aucune visite pendant les six premiers mois. On peut recevoir

les intimes au bout de six semaines du grand deuil. Là encore, on peut, sans que personne ait le droit de le trouver mauvais, prolonger ce délai, mais on ne peut le raccourcir. Les visites, l'obligation d'entendre des conversations indifférentes, sinon de s'y mêler, constituent en effet un cruel supplice pour ceux qui souffrent réellement... L'usage a été établi pour les dispenser de remplir ces devoirs de société, et pour *obliger* ceux qui ne souffrent pas à se conformer au décorum, moyennant lequel la société peut croire à la réalité de la douleur la plus naturelle et la plus légitime qui fut jamais. On ne saurait manquer à cette règle sans manquer de savoir-vivre. On est dispensé de l'envoi de cartes de visites, en quelque circonstance que ce soit, pendant les six premières semaines, *au moins*. En un mot, pendant ce laps de temps on se sépare du monde, on s'affranchit des petits devoirs qu'il nous impose communément, on évite soigneusement toute réunion, même intime et peu nombreuse, toute promenade un peu fréquentée.

LE CHOIX DES POMMADES ET DES EAUX POUR LA CHEVELURE.

On me dit que d'aimables lectrices, lesquelles, à travers mes lunettes d'or, j'aperçois être de belles jeunes femmes, veulent bien réclamer des conseils, sur les soins à donner à cette grande beauté féminine : la chevelure.

J'ai conseillé à mes clients l'eau ammoniacquée le remède inconnu et qui effrayait, il y a 5 ou 6 ans, se trouve maintenant très répandu.

Cependant, de belles têtes blondes et brunes sont venues souvent se pencher vers moi, d'un air languissant, et avec un accent navrant qui me remuait l'âme, me dire :—Mais, docteur, ces frictions à l'eau de vie de quinquina, si réputées, je les ai employées sans en éprouver le moindre effet.

Une autre reprenait :—La pommade à la moelle de bœuf que chacun vante, n'a fait qu'augmenter la chute de mes cheveux. Une troisième ajoutait :—L'eau ammoniacquée que vous recommandez, n'a pas fait pousser le moindre duvet sur la calvitie dont je suis affligée par place.

A toutes ces doléances qui m'émeuvent, plus profondément que je ne saurais dire, je ne puis que répondre :—Instruisez vous, mes enfants, étudiez, observez, remontez des effets à la cause, et par le simple raisonnement, vous trouverez vous-mêmes votre remède.

Ce qui arrête la chute de vos capillaires, ne peut avoir en même temps la vertu de les faire pousser. Avant de vous servir d'un moyen, demandez-vous pourquoi vous vous en servez.

Mais voilà que vous vous alarmez déjà de mon ton dogmatique, et mes petites nièces, en compagnie de leurs compagnes en abonnements, commencent à m'interrompre.

—Oui ! je comprends ; vous ne voulez pas vous donner la peine de réfléchir, de chercher, de faire des déductions. Vous avez tant de choses à faire !

vous êtes si occupées ! Mon Dieu, je le sais bien !— Les jeunes filles surtout, qui n'étant pas mariées, n'ont aucun soin domestique à remplir, et qui ont fini leur éducation, ou du moins, qui sont regardées comme telles, car, a-t-on jamais fini, même à soixante ans ? celles là, en particulier, n'ont pas une minute à elles ; les visites des bonnes amies, les courses en ville, un peu de piano pour ne pas perdre ses doigts, et voilà la journée passée ! Je vais donc, pour satisfaire vos réclamations, faire votre besogne en réflexions, et déductions, et vous donner le résultat tout coupé et tout mâché, comme on dit vulgairement.

L'eau ammoniacquée ne fait pas croître les cheveux ; elle arrête les chutes instantanément ; et principalement les chutes provenant de névralgies et de fièvres ; elle nettoie la tête, purifie les capillaires de la sueur et de la poussière.

L'eau de vie au quinquina réchauffe, et doit par conséquent s'employer dans les chutes provenant de fraîcheur, comme on est sujet à en prendre, l'été, par de belles soirées passées au bord d'une rivière.

Les décoctions de feuilles de noyer sont excellentes pour raffermir les chairs. Il faut donc les réserver pour les cas de faiblesse, du tissu capillaire, après une longue maladie, par exemple.

Les pommades, soit à la moelle de bœuf, à la graisse d'ours, comme la *pommade russe*, ou autres, font croître les cheveux, elles les nourrissent. Les têtes brunes, sèches, ardentes s'en serviront avec fruit.

Les eaux astringentes, comme l'Eau *anglaise*, où l'essence de cantharides joue un grand rôle, ainsi que les végétaux, font croître également ; elles doivent être adoptées par les natures lymphatiques, blondes, qui ont besoin d'excitants.

Le sel, le savon, sont excellents contre les dé-

mangeaisons, et lorsqu'on a des petits points noirs dans le cuir chevelu, et des pellicules.

Je l'ai dit et je le répète, le nombre des recettes pour améliorer la chevelure est innombrable. Si j'entreprenais la nomenclature de ceux que je connais aujourd'hui, demain, j'en découvrirais encore de nouveaux. Il ne s'agit que de savoir les employer à propos: ainsi c'est bien entendu, n'est-ce pas, mes chers enfants, aux chevelures grasses et humides, jamais de pommades ni d'huiles sous peine de pourrir les racines des cheveux; au contraire aux têtes sèches et brulantes, toujours des émollients.

Je connais une blonde qui se sert avec succès, de bière pour laver sa chevelure, une autre de lessive et de citron, moyen emprunté aux femmes indouses.

J'ai vu une pauvre fille ignorante qui s'est guérie, par intuition, d'une chute terrible de ses cheveux,

en se frottant la tête avec une couenne de lard; cette chute provenait d'une irritation. Mais lorsque la chute est arrêtée, il faut changer le traitement, et nourrir les racines de la chevelure, les fumer, les arroser, comme l'on fait des plantes d'un jardin, en ayant bien soin de ne pas les pourrir par trop d'humidité, pas plus que les laisser dépérir de sécheresse; les rogner, les tailler, en leur temps; ne pas les étouffer ni les serrer, pas plus que les laisser dépérir de sécheresse; plus que les laisser exposer aux intempéries; les préserver de la malpropreté, et de tout contact nuisible, en un mot, prendre la peine de les cultiver et de les soigner.

Au revoir, belles et indulgentes lectrices, puisque vous voulez bien m'en exprimer le désir.

UN VIEUX DOCTEUR.

VARIETES.

Un jeune Anglais à l'heure du *lunch*, errait, perdu, aux alentours de la gare du chemin de fer du Nord, Il avait bien besoin de manger, mais il ne retrouvait pas son chemin, et ne savait à qui s'adresser, ignorant complètement le français.

Il accoste un employé du chemin de fer, et lui débite une phrase à laquelle celui-ci ne comprend rien. Aussi la lui fait-il répéter trois ou quatre fois. A la fin, il distingue le mot *ham*, qui revenait plusieurs fois sur les lèvres de l'Anglais.

« Ham !

— Yes, Ham. »

L'employé le conduit au guichet des départs. Il lui fait signe de donner de l'argent. L'étranger, peu familier avec la monnaie française, met dans sa main des louis, des pièces d'argent et fait signe à son guide de prendre. Celui-ci fait passer au guichet une certaine somme, et on lui repasse un billet qu'il remet à l'Anglais. Puis il le pousse dans une salle d'attente.

« Ham, dit-il au préposé aux billets.

— Très-bien !... » fait celui-ci, et il lui fait signe d'aller tout droit.

Un nouvel employé, remarquant qu'il ne parlait pas français, regarde son billet et le fait entrer dans un compartiment de première. Le train part. L'Anglais est ahuri.

Deux heures après, il arrive à destination. Il était exaspéré. Justement il se trouve en face d'un employé qui comprend sa langue. Explication.

L'Anglais avait demandé à Paris qu'on lui indiquât un endroit où il pourrait manger une tranche de jambon. En anglais, *jambon* se dit *ham*.

On lui avait fait faire trente lieues, et il tombait d'inanition.

Un économiste presque illustre, qui préparait un énorme ouvrage sur l'enquête agricole, se promenait,

au commencement de juin, près de champs commencés.

Trois personnes le suivaient, ouvrant l'oreille à ses discours, buvant ses paroles, car ses arrêts font loi.

« Belles campagnes ! murmurait le docte personnage, culture entendue, paysages admirables ! »

La compagnie approuvait.

Enfin on arrive à un champ d'orge.

« Beau blé ! exclame le théoricien, blé superbe ! »

Les auditeurs sont un peu surpris, mais ils croient à un *lapsus*, et comme ils sont fort polis, ils approuvent encore.

Mais voici qu'au champ d'orge un champ de seigle succède. Le savant s'arrête, légèrement inquiet :

« C'est particulier, murmure-t-il, c'est singulier !

— Quoi donc ?

— Ce blé est plus haut que l'autre, oh ! mais bien plus haut ! A quoi diable cela tient-il ?

— Mais, c'est bien simple, répond un des auditeurs, qui du coup a toisé l'homme, c'est du blé de deux ans. »

Le savant avait tiré son calepin et prenait des notes.

Le savant abbé Thiers, dans une polémique contre Mabilion, écrivit que *tout livre*, comme disait Philon, est toujours bon par quelque endroit. Mais le passage de Philon : *omnis bonus liber*, signifie : *Tout homme de bien est libre.*

— L'abbé Prévost, traduisant le voyage de *Towton*, a rencontré une phrase fort simple, où il est dit que le navigateur anglais employa une *bonnette*. Mais l'auteur de *Manon Lescaut* n'avait aucune idée des termes de marine, et il rendit ainsi le passage : « Il suspendit à son mât un vieux bonnet avec lequel il se conduisit à l'île de Wight. »

CARNET DE LA MENAGERE.

Gâteau glacé de légumes.

A la campagne, on est souvent forcé de servir à ses hôtes, soit des restes de la veille, soit des plats ayant les mêmes ingrédients comme fondation. Le talent d'une ménagère consiste à varier les aspects sous lesquels elle les présente.

Le plat d'entrée que je vous décris aujourd'hui est excessivement délicat et fort simple. Vous réduisez en purée, en les faisant blanchir des pointes d'asperges, ou tout autre légume, tel que petits pois, carottes, etc. Vous en faites une espèce de pâte, avec un œuf entier que vous avez délayé préalablement à l'aide de quelques cuillerées de lait si vous voulez faire au maigre, ou de bouillon si vous faites au gras. Vous salez et épicez fortement, vous passez cette purée et la versez dans un moule à gâteau enduit de beurre; puis vous la faites prendre au bain-marie. Au moment de servir, vous versez dessus, une sauce blanche, si votre plat est au maigre, ou une sauce au roux s'il est au gras; ce qui lui donne une apparence de gâteau glacé. Je recommande surtout comme coup-d'œil, la sauce blanche sur un gâteau d'asperges qui est bien vert ou de carotte rouge. Je réserve le roux, pour un gâteau de navets blancs.

On peut utiliser les restes de ce gâteau en les coupant en petits morceaux longs, et les plaçant autour de côtelettes de mouton pour le déjeuner.

Recette de toilette.—Une abonnée me communique la recette suivante, contenant un remède qu'elle a vu employer avec succès contre les taches

de rousseur. Je le livre aux essais de nos abonnées.—On prend une poignée de persil; on la hache; on la laisse macérer pendant vingt-quatre heures dans de l'eau pure. On s'en sert pour se laver le visage, tous les jours, en renouvelant chaque jour cette préparation de persil. Cette recette est d'origine américaine. Je pense que l'emploi de cette eau de persil n'a rien de dangereux pour la santé.

Blanchissage et repassage.—La lingerie épaisse (col et manchettes pour femmes, et devants de chemise pour hommes) se nettoie en procédant d'après la méthode suivante: on plonge cette lingerie dans de l'eau bouillante renouvelée plusieurs fois; on savonne la lingerie. Quand l'eau renouvelée est tout à fait propre, on rince la lingerie dans de l'eau froide qui a été, au préalable, passée à l'indigo. On prépare ensuite une eau d'empois quelque peu épaisse, dans laquelle on a placé un morceau de stéarine, qui donne de l'éclat à la lingerie; on passe cet empois dans un tamis ou bien dans un morceau de linge, et l'on y plonge aussitôt la lingerie. Si l'on veut donner à celle-ci une extrême roideur, on la plonge, après l'avoir séchée, dans de l'empois délayé dans de l'eau froide. On enferme la lingerie dans une serviette, on la frappe pour la faire égoutter, on l'étend sur un morceau de flanelle, on la recouvre avec un morceau de toile fine, on la repasse incontinent avec fer très-chaud. En dernier lieu, et pendant que les objets sont encore mouillés, on les tire dans le sens du fil, on les repasse encore une fois.

BOITE AUX LETTRES.

UNE DE NOS LECTRICES..... Les explications que notre abonnée nous demande sur le deuil nous ont engagé à publier un article spécial qu'on trouvera dans ce numéro.

Une jeune veuve n'est pas dispensée de porter le bonnet de veuve. Au contraire, plus elle est jeune, plus elle doit veiller à ne donner aucune prise aux commères.

Elle doit garder le grand voile sur sa figure quatre mois.

Elle ne peut porter ni lingerie blanche, ni volants, ni bagues au bout d'une année.

Les enfants au-dessous de sept ans ne sont pas astreints au grand deuil. Il vaut mieux habiller un enfant d'un an en gris, avec boucles noires sur les épaules. Il faut éviter le blanc et les couleurs voyantes.

Nous ne donnons pas de costumes en deuil, parce qu'on ne porte jamais de costume en grand deuil. La jupe doit être unie, ainsi que le corsage; la personne en deuil ne porte rien autre chose qu'un châle.

MADAME P. C. MONTREAL.

On pose une table, sur laquelle on met le plateau

au café, mais on ne s'assied pas pour prendre le café noir après le dîner au salon.

On sert le fromage après le gâteau ou les entremets chauds, mais, avant le dessert: telle est la règle.

Le fromage glacé se sert sur une serviette pliée en quatre.

Le pâté en terrine se sert également sur une serviette et sans sa terrine.

On mange le riz avec des fourchettes ou bien avec des cuillers suivant la composition du plat. Le riz mélangé de crème fouettée et de confiture se mange avec des cuillers.

La fourchette se place, seule, à gauche, puisqu'on l'emploie avec la main gauche. On plie les serviettes de diverses façons, et l'on place le petit pain sous ou dans chaque serviette.

DELLE VIRGINIE.....

La meilleure méthode à suivre pour préserver les laines, consiste à les brosser soigneusement, les battre, les enfermer dans un morceau de toile, après les avoir saupoudrés de camphre et de poivre; mais l'essentiel est encore la fermeture hermétique du paquet; on coudra donc la toile de façon à ne laisser aucune issue.

Quelle que soit la jeunesse d'une mariée, sa robe peut toujours être garnie en dentelles. Les garnitures d'é-

toffe sont encore bien plus lourdes et plus âgées que les dentelles. On peut aussi poser des volants en mousseline-gaze avec tunique pareille.

Il n'y a pas de règle absolue à ce sujet ; parfois la demoiselle d'honneur reçoit un présent de la mariée et lui en fait un ; d'autres fois, on supprime ce présent de part et d'autre.

MADAME X.....

On ne peut mettre un jupon vert, une polonaise grise avec un chapeau gris ou rose. La mode actuelle veut que tout au moins le chapeau soit gris et vert comme le costume, et préférerait celui-ci d'une seule couleur : havane.

Impossible d'associer ces tissus. L'écrû rayé peut être porté à la rigueur sous une polonaise en batiste de lin. Le gris ne peut servir que pour toilette très-négligée d'intérieur, ou bien en costume complet : jupon et polonaise. Le fond blanc peut être transformé en polonaise, et porté sur un jupon blanc, à larges raies lilas ou noires. Il est tout à fait impossible d'avoir un jupon d'une étoffe, la tunique d'une autre étoffe, autre dessin, autre couleur, et de couronner le tout par un corsage blanc, que l'on ne portera pas du reste : qui dit polonaise, dit corsage. Volant pareil autour de la polonaise de mousseline. Evidemment pour la ceinture et la garniture de chapeau, qui ne peuvent différer de la robe de dessous. On ne peut porter des polonaises en mousseline sur des jupons de laine ou de faux barège ; on les met sur un jupon de foulard. Je regrette de n'avoir pas assez de place pour traiter ici la question d'ameublement. Pour faire des boucles, on met ses cheveux en papillotes. On porte si peu de châles, qu'une jeune fille n'a pas besoin de s'évertuer à en mettre.

MADAME JOSEPH P.....QUÉBEC.

Il est rationnel de marquer tout le linge de la maison avec les initiales (prénom et nom) du mari, tandis que le linge personnel de la femme est marqué de l'initiale de son prénom et de celle du nom de son mari qui est devenu son nom.

Les marques du linge se divisent en marques d'ornement et marques d'ordre. C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent celles des serviettes de toilette, lesquelles se font tout bonnement sous l'ourlet, à la croix ordinaire.

J'ai beau regarder nos gravures de modes, je n'y découvre pas de robes à queue exclusivement. Non, on ne porte pas de robes à queue le jour, fût-ce pour une visite de noces, laquelle n'impose pas une toilette autre que celle de toutes les visites.

Je préfère voir figurer imprimé le prénom du mari plutôt que celui de la femme : Mme Alfred Vernier..... et ainsi de suite. On peut faire ce que l'on veut au sujet des cartes collectives monsieur et madame, ou séparées. La mode s'établit de mettre Monsieur et Madame sur la même carte.

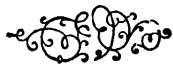
La pendule se pose : 1o. sur la cheminée ; — 2o. sur une console ou tout autre meuble placé entre deux fenêtres ; — 3o. sur un socle cloué contre le mur. Les tables carrées sont plus à la mode que toutes les autres. On ne porte pas le titre de personne âgée ; généralement on le subit depuis soixante ans.

M. LOUIS S.....

Une femme ne se lève pas pour saluer un homme, à moins qu'il ne soit un vieillard. Un homme ne peut se permettre de fumer quand il donne le bras à une femme.

DELLE C.....

On ôte ses gants pour s'approcher de la communion, mais non en d'autres circonstances.



RÉBUS.



FEUILLE SUPPLÉMENTAIRE DE L'ALBUM.



Monsieur Jacques a toujours été un cavalier distingué.
Il se connaît en chevaux et même en voitures.—
Quand il était tout petit, il montait déjà très-bien à

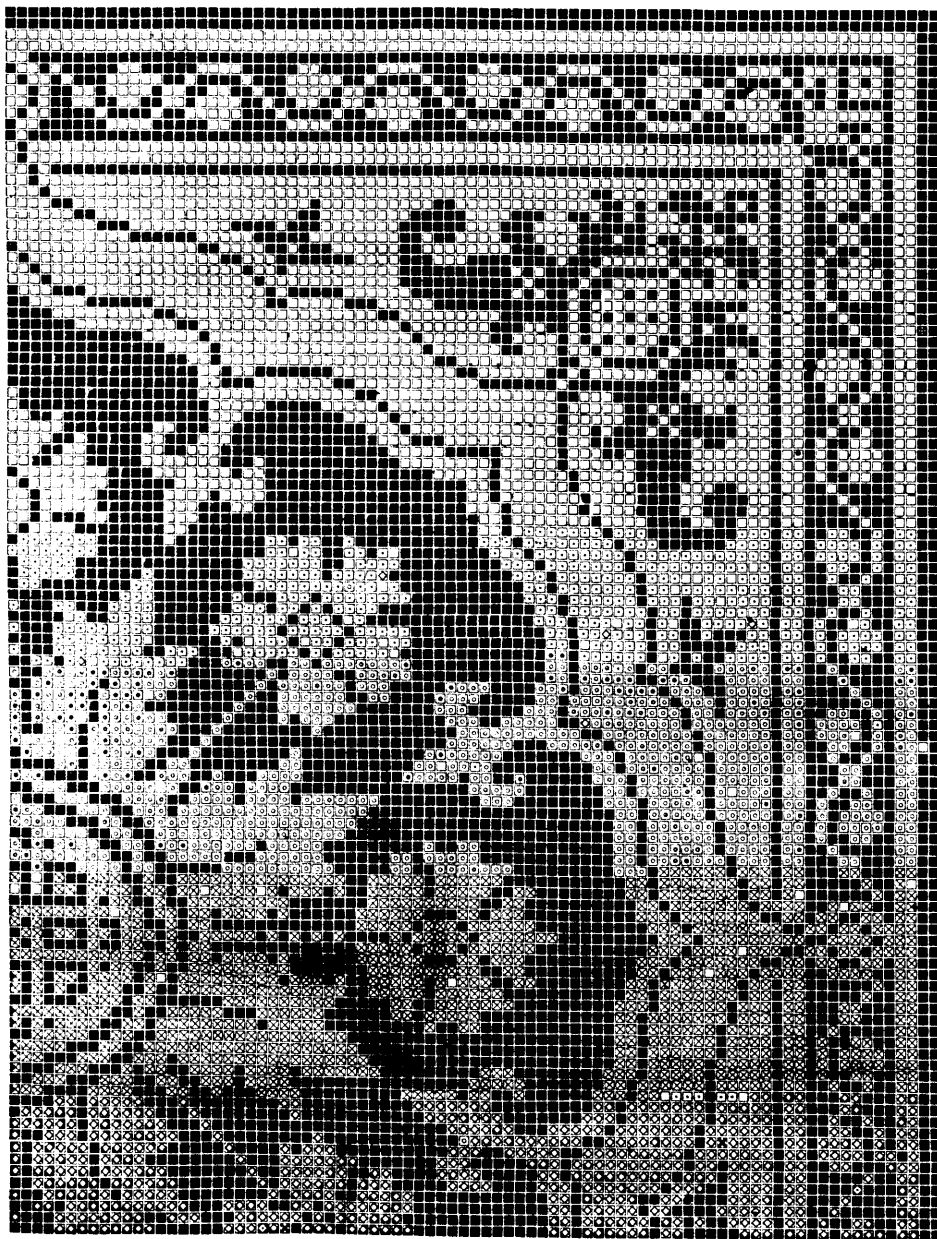
cheval sur la pantoufle de son papa. Seulement son papa lui tenait les deux mains pour remplacer les brides.





Mais plus tard, quand, à cause de sa petite sœur Fanny, il fallut trouver deux places sur la même pantoufle, cela n'allait plus si bien, d'abord parce

que celui qui était derrière n'avait pas toutes ses aises, et ensuite parce que deux cavaliers cela était un peu lourd pour le pied d'un seul cheval.



VOILE DE FAUTEUIL, PETIT BRODÉ OU CROCHET CARRÉ.

VOILE DE FAUTEUIL.

Ou brodera ce dessin sur du filet au point de *re-*
prise ou bien au point de toile. On peut aussi l'exé-

cuter au crochet carré. La dimension du travail dé-
pendra de la grosseur du filet, pour le cas, de celle
du coton ou du fil, si l'on choisit le crochet carré.